

A TRAVERS CHAMPS



Réalité et langages

L'Utilité des Mathématiques - Eric S. Raymond
Images du Monde Flottant - Francine Laugier
Poésie contemporaine et Formalisation des énoncés -
Deux nouvelles - Jean-Pierre Depétris

LE SILEX
>Séminaire Inter Linguistique d'écriture EXpérimentale<

PRÉCÉDENTS NUMÉROS

À TRAVERS CHAMPS

Numéro 11

L'espace

Ilse et Pierre Garnier et la poésie spatiale

40 pages, 40 francs

Numéro 10

L'objet-signe

Jean-Pierre Depétris, Pierre-Laurent Faure, Francine Laugier

24 pages, 30 francs

Numéro 9, automne 2000

Les métamorphoses de la langue

Jean-Pierre Depétris - Pierre Garnier - Ilse Garnier - Francine Laugier

32 pages, 30 francs

Numéro 7/8, hiver 2000

La textique quelle est-elle ?

Jean Ricardou répond à J-P Depétris. Ce numéro exclusivement consacré à la textique, permettant une mise à jour pour celles et ceux qui s'intéressent à l'écrit comme tel, est la première accessible vue d'ensemble sur cette discipline.

48 pages, 50 francs

Numéro 6 lite, hiver 2000

L'objet

24 pages, téléchargeable gratuitement au format pdf

Numéro 4/5, hiver 1998

Le travail

52 pages, 50 francs

Numéro 2/3, automne 1997

Le sens, les sens

52 pages, 50 francs

Numéro spécial, juin 1997

Quand on parle avec la plume

Un atelier d'écriture au Collège Edgar Quinet à Marseille, théorie et pratique

32 pages, 25 francs.

Numéro 1, hiver 1997

Écriture, mécanique et logique

32 pages, 25 francs.

ABONNEMENT, 4 NUMÉROS SIMPLES : 120 FRANCS

Chèques à l'ordre de :

LE SILEX

<Séminaire Inter Linguistique d'écriture EXpérimentale>

C/° Jean-Pierre Depétris

50 rue Fort-du-Sanctuaire

13006 Marseille France

mailto:jdepétris@free.fr

http://jdepétris.free.fr

ÉDITORIAL

Jean-Pierre Depétris
Avril 2002

Depuis des années, je répète que les activités du Silex concernent toutes les formes d'écriture, notamment la programmation. Il était temps enfin qu'un programmeur intervienne dans A Travers Champs, mais avec notre esprit, il ne fallait quand même pas s'attendre à ce qu'il parle de programmation. On peut de toute façon déjà lire des ouvrages d'Éric Raymond traduits en Français, sur ce sujet.¹

L'Utilité des mathématiques (page 4) donne un point de vue plus distant et plus universel en traitant des rapports entre les langages mathématiques et le réel.

Nous pourrions lui faire une critique. Nous y voyons une analyse pertinente des rapports entre *monde réel* et *langue naturelle*, entre *langue naturelle* et *langage mathématique*, entre *langage mathématique* et *système formel*, mais nous restons sur notre faim en ce qui concerne les rapports entre *système formel* et *monde réel*, tout en sentant bien que se trouve là la pierre de voûte de l'édifice.

Il y a deux réponses possibles à cette critique : la première est déjà contenue dans la majeure partie de l'œuvre écrite d'Eric Raymond. L'autre consisterait à la prolonger dans une critique de la notion d'immatérialité telle que la conçoit le monde de la création digitale. On y reviendra peut-être un jour.

Avec *Images du monde Flottant* de Francine Laugier (page 9), la langue naturelle fait moins un modèle informel du monde réel, qu'elle n'en fait vaciller l'image.

Ces textes déjà anciens font partie des chapitres II et III d'un livre inédit. D'autres extraits sont déjà parus dans *If* N°2 (Marseille 1993) et *Cornaway* (Dieppe 1997), dans lequel ils côtoyaient déjà mes *Thèses sur la Poésie Contemporaine*.

Je ne vais certainement pas les commenter, ni expliquer ce qu'ils font là. Ils y sont, comme d'autres ont accompagné plusieurs numéros précédents. Des liens hypertextuels ne sont pas davantage nécessaires pour rendre explicite comment ils se répondent et comment ils répondent à ceux qui les accompagnent. Ils se répondent. Mieux, ils se contaminent.

En comparaison de mes fréquentations littéraires, on m'a trouvé parfois classique. Classique !? C'est sûrement parce qu'à l'époque où la poésie paraît prête à tout pour échapper à la page du livre, je revendique le texte pur et dur.

Je ne crois pas que mes écrits, disons, littéraires et mes essais aient besoin les uns des autres pour être lus, mais leur rencontre n'en chasse que mieux les malentendus. Aussi j'ai fait suivre *Poésie contemporaine et formalisation des énoncés* (page 14) de deux nouvelles : *la Secte du Verbe* (page 22) et *la Légende du Prince d'Oxendre* (page 24).

Attention, mes raccourcis sont un peu abrupts par endroits. Lire lentement. J'y reviendrai peut-être un jour, si le temps seul ne le rend pas mieux lisible, comme cela arrive parfois.

¹ *La cathédrale et le bazar*, aux éditions O'REILLY <<http://www.editions-oreilly.fr>>. *Comment devenir un hacker*, dans *Libres enfants du savoir numérique*, l'Éclat <<http://www.lyber-eclat.net/index.html>>.

Voir aussi le site de l'auteur : <<http://www.tuxedo.org/~esr/>>

L'Utilité des Mathématiques

Eric S. Raymond

*Traduit par Jean-Pierre Depétris
et Philippe N. V. Minh, mars 2002.*

Résumé

Cet essai traite de la façon la plus actuelle de comprendre la relation entre les mathématiques et la connaissance empirique. Il se concentre sur deux questions : a) Les mathématiques auraient-elles une sorte de relation métaphysique privilégiée avec le réel, et b) sinon, comment se fait-il que l'abstraction mathématique semble souvent avoir une telle puissance prédictive dans le monde réel ?

Je l'ai écrit le 14 mai 1993 pour la liste de discussion des *Extropians*, et je l'ai republié avec des changements mineurs en 2001 à la demande d'un correspondant qui l'avait découvert dans une liste d'archives.

Pour les premiers Grecs, la géométrie était considérée comme la forme la plus haute du savoir, une puissante clé pour les mystères métaphysiques de l'univers. Elle était plutôt une croyance mystique, et le lien entre le mysticisme et la religion était rendu explicite dans des cultes comme ceux des Pythagoriciens. Aucune culture n'a depuis déifié un homme pour avoir découvert un théorème géométrique ! Plus tard, les mathématiques furent considérées comme le modèle d'une connaissance a priori dans la tradition aristotélicienne du rationalisme.

L'étonnement des Grecs pour les mathématiques ne nous a pas quitté, on le retrouve sous la traditionnelle métaphore des mathématiques comme « Reine des Science ». Il s'est renforcé avec les succès spectaculaires des modèles mathématiques dans la science, succès que les Grecs (ignorant même la simple algèbre) n'avaient pas prévus. Depuis la découverte par Isaac Newton du calcul intégral et de la loi du carré inverse de la gravité, à la fin des années 1600, les sciences phénoménales et les plus hautes mathématiques étaient restées en étroite symbiose — au point qu'un formalisme

mathématique prédictif était devenu le signe distinctif d'une « science dure ».

Après Newton, pendant les deux siècles qui suivirent, la science aspira à ce genre de rigueur et de pureté qui semblaient inhérentes aux mathématiques. La question métaphysique semblait simple ; les mathématiques possédaient une connaissance a priori parfaite, et parmi les sciences, celles qui étaient capables de se mathématiser le plus parfaitement étaient les plus efficaces pour la prédiction des phénomènes. La connaissance parfaite consistait donc dans un formalisme mathématique qui, une fois atteint par la science et embrassant tous les aspects de la réalité, pouvait fonder une connaissance empirique a posteriori sur une logique rationnelle a priori. Ce fut dans cet esprit que Condorcet entreprit d'imaginer la description de l'univers entier comme un ensemble d'équation différentielles partielles se résolvant les unes par les autres.

La première faille dans cette image inspiratrice apparut dans la seconde moitié du 19^{ème} siècle, quand Riemann et

L'utimité des Mathématiques

Lobachevsky prouvèrent séparément que l'axiome des parallèles d'Euclides pouvait être remplacé par d'autres qui produisaient des géométries consistantes. La géométrie de Riemann prenait modèle sur une sphère, celle de Lobachevsky, sur la rotation d'un hyperboloïde.

L'impact de cette découverte a été obscurci plus tard par de grands chamboulements, mais sur le moment, il fut un coup de tonnerre dans le monde intellectuel. L'existence de systèmes axiomatiques mutuellement inconsistants, et dont chacun pouvait servir de modèle à l'univers phénoménal, remettait entièrement en question la relation entre les mathématiques et la théorie physique.

Quand on ne connaissait qu'Euclide, il n'y avait qu'une géométrie possible. On pouvait croire que les axiomes d'Euclide constituaient un genre de connaissance parfaite a priori sur la géométrie dans le monde phénoménal. Mais soudain, nous avons eu trois géométries, embarrassantes pour les subtilités métaphysiques.

Pourquoi aurions-nous à choisir entre les axiomes de la géométrie plane, sphérique et hyperbolique comme descriptions de la géométrie du « réel » ? Parce que toutes les trois sont consistantes, nous ne pouvons en choisir aucune comme fondement a priori — le choix doit devenir empirique, basé sur leur pouvoir prédictif dans une situation donnée.

Bien sûr, Les théoriciens de la physique ont longtemps été habitués à choisir des formalismes pour poser un problème scientifique. Mais il était admis largement, si ce n'est inconsciemment, que la nécessité de procéder ainsi ad hoc était fonction de l'ignorance humaine, et, qu'avec de la logique ou des mathématiques assez bonnes, on pouvait déduire le bon choix à partir de premiers principes, et produire des descriptions a priori de la réalité, qui devaient être confirmées après coup par une vérification empirique.

Cependant, la géométrie euclidienne, considérée pendant deux cents ans comme le modèle de la perfection axiomatique des mathématiques, avait été détrônée. Si l'on ne pouvait connaître a priori quelque chose d'aussi fondamental que la géométrie dans l'espace, quel espoir

restait-il pour une pure théorie « rationnelle » qui embrasserait la totalité de la nature ? Psychologiquement, Riemann et Lobachevsky avaient frappé au cœur de l'entreprise mathématique telle qu'elle avait été conçue jusqu'alors.

De plus, Riemann et Lobachevsky remettaient la nature de l'intuition mathématique en question. Il avait été facile de croire implicitement que l'intuition mathématique était une forme de perception — une façon d'entrevoir le noumène platonicien derrière la réalité. Mais avec deux autres géométries qui bouscullaient celle d'Euclide, personne ne pouvait plus être sûr de savoir à quoi le noumène ressemblait.

Les mathématiciens répondirent à ce double problème avec un excès de rigueur, en essayant d'appliquer la méthode axiomatique à toutes les mathématiques. Il fut progressivement découvert que la croyance en l'intuition mathématique comme à une sorte de perception d'un monde nouménal avait encouragé la négligence ; dans la période pré-axiomatique, les preuves reposaient souvent sur des intuitions communément admises de la « réalité » mathématique, qui ne pouvaient plus être considérées automatiquement comme valides.

La nouvelle façon de penser les mathématiques conduisait à une série de succès spectaculaires, parmi lesquelles la théorie des ensembles de Cantor, l'axiomatisation des nombres de Frege, et éventuellement, la monumentale synthèse des *Principia Mathematica* de Russell et Whitehead.

Pourtant cela avait aussi un prix. La méthode axiomatique rendait la connexion entre les mathématiques et la réalité phénoménale toujours plus étroite. En même temps, des découvertes comme le paradoxe de Balzano suggéraient que les axiomes mathématiques qui semblaient être consistants avec l'expérience phénoménale pouvait entraîner de vertigineuses contradictions avec cette expérience.

La majorité des mathématiciens devinrent rapidement des « formalistes », soutenant que les mathématiques pures ne pouvaient qu'être considérées philosophiquement comme une sorte de

A TRAVERS CHAMPS 12

jeu élaboré qui se jouait avec des signes sur le papier (c'est la théorie qui sous-tend la prophétique qualification des mathématiques de « système à contenu nul » par Robert Heinlein). La croyance « platonicienne » en la réalité nouménale des objets mathématiques, à l'ancienne manière, semblait bonne pour la poubelle, malgré le fait que les mathématiciens continuaient à se sentir comme les platoniciens durant le processus de découverte des mathématiques.

Philosophiquement, donc, la méthode axiomatique conduisait la plupart des mathématiciens à abandonner les croyances antérieures en la spécificité métaphysique des mathématiques. Elle produisit aussi la rupture contemporaine entre les mathématiques pures et appliquées.

La plupart des grands mathématiciens du début de la période moderne — Newton, Leibniz, Fourier, Gauss et les autres — s'occupaient aussi de science phénoménale (c'est à dire de « philosophie naturelle »). La méthode axiomatique avait couvé l'idée moderne du mathématicien pur comme un super esthète, insoucieux de la physique. Ironiquement, le formalisme donnait aux purs mathématiciens un mauvais penchant à l'attitude platonicienne. Les chercheurs en mathématiques appliquées cessèrent de côtoyer les physiciens et apprirent à se mettre à leur traîne.

Ceci nous emmène au début du vingtième siècle. Pour la minorité assiégée des platoniciens, le pire était encore à venir.

Cantor, Frege, Russell et Whitehead montrèrent que toutes les mathématiques pures pouvaient être construites sur le simple fondement axiomatique de la théorie des ensembles. Cela convenait parfaitement aux formalistes ; les mathématiques se réunifiaient, du moins en principe, à partir d'un faisceau de petits jeux détachés d'un grand. Les platoniciens aussi étaient satisfaits ; s'il en survenait une grande structure, clé de voûte consistante pour toutes les mathématiques, la spécificité métaphysique des mathématiques pouvait encore être sauvée.

Malheureusement, il s'avère qu'il existe

plus d'une façon d'axiomatiser la théorie des ensembles. En particulier, il y a au moins quatre façons différentes de combiner les propositions sur les ensembles infinis, qui conduisent à des théories des ensembles qui s'excluent (l'axiome de choix ou sa négation, l'hypothèse de continuité ou sa négation.)

C'était encore et toujours Riemann/Lobachevsky, mais à un niveau beaucoup plus fondamental. Les géométries riemanniennes et lobachevskiennes pouvaient fonctionner avec des modèles finis, dans le monde ; vous pouviez décider empiriquement, à la limite, laquelle convenait. Normalement, vous pouviez considérer les trois comme des cas particuliers de la géométrie des géodésiques sur les variétés, ce faisant les intégrer à la superstructure érigée sur la théorie des ensembles.

Mais les axiomes indépendants dans la théorie des ensembles ne paraissent pas conduire à des résultats qui puissent être modélisés dans le monde fini. Et il n'y a aucun moyen d'affirmer à la fois l'hypothèse de continuité et sa négation dans une théorie des ensembles unique. Comment un pauvre Platonicien choisit-il quel système décrit les mathématiques « réelles » ? La victoire de la position formaliste semblait complète.

D'une façon négative, pourtant, un platonicien eut le dernier mot. Kurt Gödel mit son grain de sable dans le programme formaliste d'axiomatisation quand il démontra que tout système d'axiomes assez puissant pour inclure les entiers devait être soit inconsistant (contenir des contradictions) soit incomplet (trop faible pour décider de la justesse ou de la fausseté de certaines affirmations du système).

Et c'est plus ou moins où en sont les choses aujourd'hui. Les Mathématiciens savent que de nombreuses tentatives pour faire avancer les mathématiques comme une connaissance a priori de l'univers doivent se heurter à de nombreux paradoxes et à l'impossibilité de décider quel système axiomatique décrit les mathématiques « réelles ». Ils ont été réduits à espérer que les axiomatisations standard ne soient pas inconsistantes mais incomplètes, et à se demander

L'utimité des Mathématiques

anxieusement quelles contradictions ou quels théorèmes indémontrables attendent d'être découverts ailleurs, cachés comme des champs de mines dans la noosphère.

Cependant, sur le front de l'empirisme, les mathématiques étaient toujours un succès spectaculaire en tant qu'outil de construction théorique. Les grands succès de la physique du 20^{ème} siècle (la relativité générale et la mécanique quantique) poussaient si loin hors du royaume de l'intuition physique, qu'ils ne pouvaient être compris qu'en méditant profondément sur leurs formalismes mathématiques, et en prolongeant leurs conclusions logiques, même lorsque ces conclusions semblaient sauvagement bizarres.

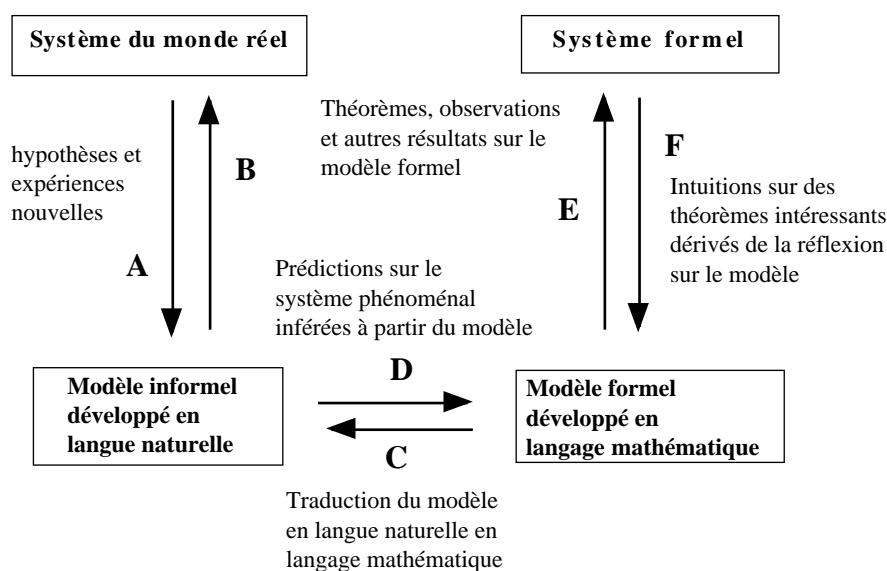
Quelle ironie. Au moment même où la « perception » mathématique en venait à

paraître toujours moins fiable dans les mathématiques pures, elle devenait toujours plus indispensable dans les sciences phénoménales.

À l'opposé de cet arrière-plan, la fameuse citation d'Einstein sur l'applicabilité des mathématiques à la science phénoménale pose un problème plus épineux qu'il n'apparaît d'abord.

Le rapport entre les modèles mathématiques et la prédiction des phénomènes est complexe, pas seulement dans la pratique mais dans le principe. D'autant plus complexe que, comme nous le savons maintenant, il y a des façons d'axiomatiser les mathématiques qui s'excluent!

On peut le figurer par le diagramme suivant :



Les relations clés pour notre propos sont C et D — les relations entre un modèle prédictif et un formalisme mathématique. Ce qui trompa Einstein est combien D conduit souvent à des conceptions nouvelles.

Nous commençons à avoir quelques prises sur le problème si nous le formulons plus précisément, c'est à dire, « Pourquoi un bon choix de C donne si souvent de nouvelles connaissances via D.

La réponse la plus simple consiste à inverser la question et la traiter comme une définition. Le « bon choix de C » est celui qui conduit à une nouvelle prédiction. Le choix de C n'est pas tel qu'il puisse être fait a priori ; on doit choisir, empiriquement, comment dresser une carte de la réalité avec les objets mathématiques, puis l'évaluer en voyant si cette cartographie prédit bien.

Par exemple, les entiers positifs sont un bon formalisme pour compter des billes.

A TRAVERS CHAMPS 12

Nous pouvons prédire avec confiance que si nous mettons deux billes dans une jarre, et puis trois billes dans une jarre, et puis si nous associons empiriquement l'ensemble de deux billes avec l'entité mathématique 2, et de même si nous associons l'ensemble de trois billes avec l'entité mathématique 3, et puis si nous supposons que l'agrégation physique est modélisée par +, alors le nombre de billes dans la jarre correspondra avec l'entité mathématique 5.

Ce qui précède peut sembler être une remarquable accumulation de pédanterie pour emballer une association évidente, telle que nous pouvons en faire sans devoir les penser. Mais souvenez-vous que les petits enfants doivent apprendre à compter... et considérez comment vous échoueriez plus haut si nous avions mis dans la jarre, plutôt que des billes, des mottes de vase ou des volumes de gaz.

On pourrait arguer qu'il n'y a de sens à s'émerveiller sur l'utilité des mathématiques que si l'on suppose que C , pour tout système phénoménal, est une donnée a priori. Mais nous avons vu que ce n'est pas le cas. Un physicien qui s'émerveille de l'applicabilité des mathématiques a oublié ou ignore la complexité de C ; il reste en réalité perplexe devant l'aptitude humaine à choisir empiriquement les modèles mathématiques appropriés.

Mais en formulant la question ainsi nous avons à moitié terrassé le dragon. Les être humains sont des singes ingénieux et obstinés qui aiment jouer avec les idées. Si un formalisme mathématique adapté à un système phénoménal peut être trouvé, des humains finiront par le découvrir. Et la découverte

paraîtra finalement « inéluctable », car ceux qui essayeront et échoueront seront généralement oubliés.

Mais il y a une question plus profonde derrière celle-ci : pourquoi existe-t-il seulement de bons choix de modèle mathématique ? C'est à dire, pourquoi y a-t-il un formalisme mathématique, par exemple pour la mécanique quantique, si productif qu'il prédit réellement la découverte de nouvelles particules observables ?

Pour « répondre » à cette question on observera qu'elle peut, aussi bien, fonctionner comme une sorte de définition. Pour beaucoup de système phénoménaux, de tels formalismes prédictifs exacts n'ont pas été trouvés, et aucun ne semble plausible. Les poètes aiment marmonner sur le cœur des hommes, mais on peut trouver des exemples plus ordinaires : le climat, où le comportement d'une économie supérieure à celle d'un village, par exemple — systèmes si chaotiquement interdépendants que la prédiction exacte est effectivement impossible (pas seulement dans les faits mais en principe).

Il y a beaucoup de choses pour lesquelles la modélisation mathématique conduit au mieux à des résultats statistiques confus et contingents et, pour le moins, ne prédit jamais avec succès de « nouvelles entités ». Ainsi la réponse correcte à cette question « Pourquoi les mathématiques sont-elles si merveilleusement applicables à la science ? » est-elle simplement « Parce que c'est la sorte de science que vous avez choisi d'étudier ! »

IMAGES DU MONDE FLOTTANT

Francine Laugier

[... A l'origine, le « monde flottant » était un terme bouddhiste désignant le monde éphémère de la vie de tous les jours, mais en langage japonais, cela devint une allusion au monde des plaisirs sensuels, en particulier celui des personnalités de la vie publique : acteurs, lutteurs de sumo et courtisanes. La montée de ce genre nouveau coïncida avec la révolution due à l'impression et à toutes ses techniques. Initialement, les estampes étaient reproduites en noir et parfois colorées à la main.]

La Vague

Bon temps se fait, et plus encore, quand
brise doucement sur la mer.

Et que le vent enchevelle la tête.

Quand claquent drapeaux et bâches au
café. La femme laissant là la coupe de
glaces pour se couler dans l'eau.

De la vague, haute d'un mètre roule sur
les baigneurs.

Submergé, de l'enfant crie pourtant.

Tempassera, ou de la femme et de
l'enfant, ne sachant quel des deux le plus
heureux.

Lorsqu'ensablé le corps glisse et
s'encalme ; bourdonnent les tempes, et la
montre posée remet l'heure en ordre.

L'homme s'étire, et s'attire le regard
bleuté de la femme. Signe un bonjour dans
un large sourire. Confuse la femme
souregarde.

Balle-au-bondit le jeu de table, étoquant
la mesure.

La femme verre ses yeux de lunettes
fumées, tâtonne une cigarette.

Sur le corps, l'eau salée tache blanc. Le
soleil battant enrosit la peau. Les dernières
nouvelles dépliées du journal.

Près des rochers le clapotis des vagues
berce les allongés que les sortants de l'eau
de grands pas entrejambent.

Le ciel enrayé de moutons blancs traîne
des ombres vives.

*

Linge d'avril

Linge d'avril se balance, au vent léger.
Du livre tournent les feuilles. Non loin, la
radio crache des sons, soleil passe sur la
barrière. Désaltère l'eau fraîche du frigo.
Perlent les gouttes transparentes du collier.
Et les fruits, saveur dans la coupe. Je vois
passer, d'un pas vif, un chat. J'aime ce
temps doux et frais à la fois. Navigue ma
pensée vers toi ; lourd de trésors qui se
déchargent.

Le temps avance de son rythme, et déjà
un autre moment ! Chanson, comme en
écho, trouve sa voix. Ticket de bus, poème
d'amour, déjà le printemps.

Le chien attentif, il pleut. La montagne,
les nuages fondus.

*

L'homme au sac à dos

La jeune femme court après l'homme au
sac à dos. La veille on les avait vus dormir
sur le sable. D'abord elle s'est mise à courir,
mais voyant son effort vain de rattraper
l'homme, elle est revenue se mettre sur le
parapet. Il ne lui reste qu'un sac en
plastique, et un portefeuille qu'elle tient
serré dans sa main.

Elle laisse ses longs cheveux tomber sur
ses yeux. Toute en elle, elle s'accroupit.

Images du monde flottant

Peut-être fait-elle le vide. Elle doit revivre ce qui a fait le moment de leur rupture.

Elle ne doit pas être de la région. On ne sait rien d'eux sinon qu'ils étaient là à dormir la nuit sur cette plage. Dans la matinée, elle lisait un gros livre. L'homme allait et venait surveillant leurs affaires, les blousons accrochés. Ils ne nageaient pas, c'est un peu cela qui nous fait dire qu'ils venaient d'ailleurs. Malgré la chaleur, la jeune femme porte un gros pull-over sur son jean. Aujourd'hui encore la brume est descendue sur nous. Je ne parlerai pas à la jeune femme, je sais qu'elle est tout entière dans sa rupture.

*

Le rêve était cassé

Le rêve était cassé. Je n'avais pas le goût de rassembler les morceaux.

Je continuais à prendre mes matinées pour aller à la plage. L'homme n'était plus là. Dans l'eau fraîche, je pouvais voir des bancs de poissons. Quand je m'y attendais le moins un enfant en plongeant m'éclaboussait. Je n'avais aucune difficulté à entrer dans cette eau froide qui réveillait tous mes sens. En nageant l'horizon s'avavançait ; je m'appliquais dans mes gestes, je crois bien, pour oublier. Avant de rentrer je m'attardais toujours à regarder la chaîne de montagnes blanches. Je n'avais rien d'autre à attendre, qu'à être dans cette réalité plane, sans aspérité.

Je m'inquiétais un peu de m'entendre soupirer sans raison aucune. Tout était moment de repos, le moindre geste me coûtait. Mes déplacements dans la ville se limitaient à mon quartier et à ce bout de plage au sable fin. J'achetais le journal, la plupart du temps, je l'abandonnais sur la table de la buvette. Ce que je pensais m'importait peu.

*

Quand

Sur la roche salée, quand le pied trace des sillons dans le sable, à l'heure où d'autres se mettent à table, l'homme laisse tomber ses convictions.

Étalé sur le sable, le livre encore fermé, les yeux posés sur le ciel bleu dont il ne sait qu'attendre, quand ses mains soupèsent, et s'ouvre l'air pesant qui donne le vertige, en lui tout reste calme.

La voix qui reste accrochée. De la cafétéria, la femme le croit mort, sursaute à cette pensée.

De ses mains fines étale l'huile. De ce corps parfumé aux gestes lents, l'appel prisonnier heurte les dents.

Les mouettes restent loin. Aucun bruit n'accroche l'espace si ample qu'à chaque instant la femme se blottit dans le tissu imprimé.

Le cliquetis de verres entrechoqués réveille la fausse dormeuse comme si l'heure avait sonné. Elle se dirige vers la plage, passe à côté de l'homme. L'eau froide tend ses muscles, dans un dernier effort s'élançe vers le large.

Quand la vague continue sa course et que l'on ne sait dire si l'homme est vivant sous la clarté, quand la femme repasse et laisse des traces dans le sable, là, un enfant pleure.

*

Les quatre saisons

*Voitures bloquées,
le bonhomme de neige
sous les palmiers.*

Lui travaille sur les chantiers. Un jour elle l'accompagne. Des chiens sauvages, des clochards déambulant.

*Le premier cri de la mouette derrière les
genêts fleuris.*

*Le marchand de glaces
se colle à l'ombre
des canisses.*

A TRAVERS CHAMPS 12

La buvette se dépeuple. Des chercheurs d'or sillonnent la plage à la recherche de bagues, de chaînes et de pièces de monnaie.

*Toit de tuiles.
Le ciel imite
le coquelicot.*

A force de rester au grand air et à la pluie, la table a perdu son verni. Elle n'en est que plus austère. Plus la peine de la rentrer, elle restera sur la terrasse.

*Violettes parfumées
couchée sous un pin
qui craque.*

*Ombre rare
des mélèzes
un aigle si haut.*

*

Impression blanche

Un cahier retrouvé. Je n'y ai relu que fautes d'orthographe. Rien d'autre ne m'a arrêtée. Mes doigts glissaient d'une feuille à l'autre à la recherche d'un soupir. Un large aplat m'attendait dans la lecture. Froidement une femme raconte ses journées. Monotone écriture d'une saison d'été. La plage, les randonnées, rien qui ne serre le cœur. Tout est là pourtant pour croire à l'éternité.

Puis je me suis assoupie perdant le fil de ces journées. Au réveil, j'ai senti mon poing fermé sur le cahier matinal. À haute voix, j'ai lu toutes ces journées passées en compagnie des vagues et de l'étrangeté d'être soi assise sur un sofa. Cette inconnue m'a rejetée dans un passé suave où n'existe que les pas désenchantés sur la plage immense.

Depuis j'ai refermé le cahier des vagues blanches. Sur la colline la maison blottie jusqu'au sentier de la plage ; j'ai refait le trajet pour retrouver la femme, la femme à la canne blanche. Et mes yeux n'ont pas vu ce qu'elle, paupières fermées, m'a raconté.

*

Je parlais de platane...

Je parlais de platane, de feuilles mortes quand tu as surgi sur le pas de ma porte. Quand tu es apparu sur le pas de ma porte, je parlais de choses et d'autres. Tes yeux ronds riaient. Je parlais de platane et de ses feuilles mortes quand tu es apparu sur le pas de ma porte. Tes yeux ronds riaient et ta bouche ronde m'a embrassée. Sur le pas de la porte, de choses et d'autres je parlais quand tu as surgi avec ta bouche ronde. Et là, tu m'as embrassée sur le pas de la porte, avec ta bouche ronde. De platane et de feuilles mortes, je parlais et ta tête ronde riait.

*

Elle se berce

Je me berce sur des chansons populaires. J'ai lu Prévert et Flaubert. Et le soir dans mon lit, je me berce. Mes rêves sont l'oasis où je m'abreuve à chaque instant. Je me berce pour oublier le temps qui passe. L'action n'est pas mon fort. Je me berce, je me berce. Tout est permis dans mes rêveries, j'en deviens même une femme réelle. Je bois le soir des boissons sucrées. Je suis la maîtresse du garagiste, du cordonnier et du boulanger ; quand je me berce, me berce. J'ai lu Proust et Marguerite Yourcenar, des soirs d'été.

Quand j'étais jeune, je claquais les portes derrière moi, pour rester seule, pour rester seule. C'est là que j'ai appris le rythme du tango andalou et le cri du chanteur populaire. Et le soir dans mon lit, je me berce, je me berce.

*

J'ai souvent envie de rire...

J'ai souvent envie de rire mais sur mon visage, qu'un sourire. J'ai souvent envie de pleurer, mais mes larmes ne coulent jamais. J'ai souvent envie de faire l'amour, mais sur

Images du monde flottant

mon corps, qu'une caresse vive. J'ai souvent envie de manger et je mange volontiers.

Boire et fumer.

J'ai souvent envie de m'éloigner et c'est ce que je fais. Presque jamais envie de penser. Ce qui m'arrive le plus souvent, c'est de bavarder.

J'ai souvent des images sur mes yeux et des mots qui roulent sur mes dents. Parfois je crois porter un enfant dans mon ventre, mais cela ne se réalise jamais.

Voir un éclair est une chose pour moi si agréable. Tout passe et l'on ne fait que se consumer.

Ce que je déteste, c'est me retourner. Ce qui m'est le plus familier, c'est la mer, les battons d'encens et ton baiser.

Le plus ennuyeux, c'est un chien qui mord, la mort et un mensonge découvert.

Je regarde un chat, et il ferme les yeux le premier.

*

Impression bleue

La presque-île, le soir, se confond aux nuages. Tout n'est qu'éphémère, comme ma vision.

La vacuité peu faire peur. Pourtant quand on goûte à sa saveur, on ne s'en passe plus.

Le soir, le soleil fait *zazen* sur la mer.

De loin, le cantonnier est tout petit. La grue, elle, apparaît très grande.

Au coucher du soleil le ciel est flamboyant, calmement.

La mer est plane, ce soir, comme mon intérieur.

Tout s'agite. Moi, derrière la vitre, je suis calme ; un peu de mon souffle part dans ce long soupir.

Les lumières au loin, la route va être longue. Les lumières s'approchent, je vais pouvoir me reposer.

*

Elle regardait

Il n'y a pas de faute de goût dans la nature, je le sais, j'en fais partie.

Les ongles pour griffer, la bouche pour mordre ; quand on regarde le chien, il est effrayé.

Cela peut paraître fragile, cela monte du plus profond, la voix.

Quelles bêtes étranges les canards, avec leurs pattes, leurs couleurs ; si éloignés de moi.

Elle ne voit jamais qu'on se moque d'elle ; c'est quelqu'un de solide.

Le vent balaie les feuilles dans la cour, comme des vagues.

Elle regardait le chat qui regardait l'eau du canal couler.

*

Ni Ying ni Yang

Ni ça pleure ni ça rit, c'est drôle le regard du poisson.

Ce n'est plus le chaos au fond de toi. Plutôt un vide, un vide plein. Quand c'est l'heure où les ménagères secouent leur tapis, tu es sous la véranda. Ce vide plein te laisse béate. Ni avancée, ni recul, ni plein, ni creux.

Un rythme qui atténue aussi bien l'euphorie que la tristesse. S'ouvre à toi la vague des oiseaux migrateurs, la mouche sur le visage de l'enfant, le pot de vin frais.

*

Parfois...

Moins les autres sont réels, plus ils comptent, plus on agit sous leur regard. En tout cas c'est comme ça que ça se passe, c'est comme cela qu'on ressent les choses.

Le vrai sourire, cela vaut bien un coucher de soleil.

A TRAVERS CHAMPS 12

Avant je choisissais qui allaient être mes amis. Aujourd'hui je laisse faire et je ne sais pas si j'ai raison.

Tu crois que c'est l'alambiqué qui me plaît. Détrompe toi, j'ai changée.

Vivre la nuit, chez moi était une peur d'agir, rien d'autre. À chaque fois je me levais tôt le dimanche pour faire les petites annonces. À chaque fois.

*

J'aimerais

J'aimerais que ce soit ma fête et que des amis me rendent visite. Chacun amènerait un présent. Je voudrais des fleurs, du parfum, des tissus imprimés, et pour le reste je ne sais. Peut-être aussi du vin sucré. Il n'y aurait aucun enfant à cette fête. Un vieillard à barbe blanche se tiendrait à mon côté. Je ne l'appellerais pas père mais par

un prénom barbare. Il hocherait la tête de contentement à chacun de mes sourires.

Il y aurait de longs silences où parfois, deux par deux, on se serrerait dans les bras. Il y aurait un seul livre dans la pièce, posé sur la table : *les Fioretti* de François d'Assise. J'aimerais aussi qu'il y ait un chat. Il se laisserait caresser en ronronnant. On pourrait envisager une promenade dans la campagne à la lampe électrique. Le vieillard serait le premier à trouver cela amusant. En chemin, on découvrirait des arbres fruitiers. Et c'est à pleines dents que l'on mangerait les pêches, les prunes. On irait jusqu'à la source. Là les plus courageux se mouilleraient le visage, d'autres passeraient leurs pieds dans l'eau glacée.

En rentrant on prendrait encore un peu de vin. Puis on se coucherait dans la chambre faite dortoir. Le joueur de flûte, sur le pas de porte, jouerait une mélodie. En l'écoutant, je m'endormirais.



POÉSIE CONTEMPORAINE ET FORMALISATION DES ÉNONCÉS

Jean-Pierre Depétris

Il n'est pas d'activité humaine qui fasse l'économie de l'écriture. Une telle affirmation rend naturellement problématique la définition d'un champ de la littérature.

La littérature serait donc une activité humaine qui se limiterait exclusivement à l'écriture. Or, en quoi, et comment, une forme d'écriture ne concernerait que l'écriture ?

Précisément en ce qu'elle serait une forme d'écriture, ou plutôt un ensemble de formes d'écriture : roman, théâtre, poésie..., avec, éventuellement des sous-formes : roman policier, etc...

Ceci laisserait supposer que toutes les autres activités humaines qui font usage de l'écriture en feraient un usage qui ne tiendrait pas compte de la forme. Un traité de droit, un article d'économie, un précis d'ostréiculture, un acte de colloque, un rapport de recherche n'auraient rien à voir avec des formes littéraires.

Cela supposerait donc qu'ils puissent être écrits de n'importe quelle manière. À moins que cela suppose qu'il existerait une forme adéquate et nécessaire à leur contenu.

Cette dernière supposition est intéressante et mériterait pour le moins d'être questionnée. Une telle adéquation entre forme et contenu et une telle nécessité mériteraient d'être posées comme telles.

Il y aurait donc un rapport étroit entre activité humaine et formalisation des énoncés, une correspondance nécessaire entre activité réelle et forme littéraire.

Cela interroge naturellement encore la définition d'un champ de la littérature comme étant celui de la forme littéraire.

Et tout d'abord, on peut se demander si la littérature serait un ensemble de formes, ou le champ d'une activité qui consisterait à les produire, ou du moins les travaillerait.

De prime abord, la littérature semblerait plutôt un champ où les formes sont données et déjà très nettement définies. Seule la poésie contemporaine semblerait être un champ où la forme des énoncés soit pour le moins bousculée.

La poésie contemporaine se définirait comme un champ de la littérature où précisément les formes ne seraient pas données, mais produites.

Non une forme littéraire, la poésie contemporaine serait la part de la littérature qui passe la forme à la question.

On pourrait alors étendre la définition à partir de la littérature jusqu'à toutes les activités humaines. La poésie serait l'activité humaine qui consiste à produire des formes d'énoncés.

On ne peut alors continuer à éluder la question : quels énoncés ? Ou, si l'on préfère : qu'énonce la poésie contemporaine ?

La poésie contemporaine n'énonce rien. Elle joue sur les formes des énoncés, pourrait-on répondre.

Je doute pourtant de l'innocence d'un tel jeu dans un monde où la formalisation des énoncés est si bien fixée et ne fait pas question.

En d'autres termes, un jeu, aussi futile soit-il, sur la forme des énoncés, ne pourrait s'empêcher de devenir un jeu sur tous les énoncés ; un jeu sur la façon dont toute activité humaine formalise ses énoncés.

Si l'on interroge le rapport entre activité

Poésie contemporaine et formalisation des énoncés

humaine et formalisation des énoncés, on observe que ce rapport est souvent étroit : journalisme, droit, mathématiques..., au point que la formalisation devient quasiment le caractère distinctif de l'activité.

On pourrait même soupçonner que l'activité « se cache » derrière la formalisation de ses énoncés.

L'erreur serait ici d'en rester à une simple opposition de la forme et du contenu. La question est plutôt celle du rapport entre la formalisation des énoncés et une activité.

Il y a sur ce point une curieuse parenté entre poésie contemporaine et mathématiques : apparemment, l'activité semble s'y réduire à de la formalisation des énoncés. À part cela, les deux activités paraissent différentes, et les énoncés n'y sont pas semblables.

Les mathématiques pourraient prétendre, de façon plus évidente que la poésie contemporaine, être l'activité qui consiste à formaliser les énoncés.

Il y eut un temps où cette prétention était bien plus explicite qu'aujourd'hui. Les mathématiques, appelées aussi souvent « géométrie », se voyaient attribuer la vocation à formaliser les énoncés de **toutes** les activités humaines. L'ensemble formé de l'activité et de sa formalisation mathématique constituant une science.

Même si le Surréalisme affirma dans la première moitié du vingtième siècle une prétention scientifique, donnant ainsi à la poésie un statut comparable à celui qu'avait pris la « géométrie » pour la « philosophie naturelle », il n'en résulta rien de semblable.

Une telle prétention est à rapprocher de la critique Wittgensteinienne de la formalisation logico-mathématique à partir du « langage ordinaire », au moins pour que sa stérilité n'empêche pas d'en saisir la cohérence et la portée.

Qu'énonce la poésie contemporaine ? Cela pourrait ressembler à : que comptent les mathématiques ?

Elles ne comptent rien. Elles jouent seulement sur la formalisation de relations numériques.

Ce jeu est-il innocent ? Qu'importe, les

mathématiciens, même les chercheurs en mathématiques pures, finissent toujours par compter quelque chose, quand bien même ne se préoccuperaient-ils que d'un jeu formel.

On pourrait dire aussi : aucune activité humaine ne fait l'économie des mathématiques.

Que comptent les mathématiques ? Que comptent les mathématiciens ? Non, je préfère là encore la question : qu'énoncent les mathématiciens ?

Théorie du chaos, calcul non-standard, théorie des catastrophes... Les mathématiques n'énoncent-elles rien ?

En écrivant ainsi, peut-on dire que je suis un poète en train d'écrire un ouvrage de poésie ? (Ou René Thom en écrivant *Modèles géométriques de la morphogenèse* est-il un mathématicien faisant un ouvrage de géométrie ?)

On peut naturellement répondre non : ce que j'écris en ce moment est très différent, par exemple, d'*Aurore* ou du *Traité de la terre céleste*. Ce que j'énonce est-il pourtant étranger à ce qu'énonce *Aurore* ou le *Traité de la Terre céleste* ? Mieux : est-ce vraiment séparable ?

Plus précisément : ce que j'énonce ici et ce qu'énoncent *Aurore* ou le *Traité de la Terre céleste* différent-ils par la formalisation des énoncés, ou par le genre d'activité ?

Dès qu'on a un énoncé, on ne peut s'enlever de l'idée qu'il pourrait s'énoncer autrement. Et naturellement, si un énoncé ne pouvait s'énoncer autrement, il n'énoncerait certainement rien. Or, c'est justement énoncer autrement qui fait question.

La littérature est remarquable sur ce point. Tandis que sa pratique consiste principalement à chercher comment modifier des énoncés, sa consommation tend à faire croire en leur immuable perfection.

C'est naturellement l'auteur, incapable, même après publication, de se relire sans raturer stylo en main, qui parvient le mieux à se convaincre à la fois de la perfection achevée et de l'infini perfectionnement. Convaincu que ce qu'il énonce ne doit pouvoir se dire autrement, il le réécrit.

A TRAVERS CHAMPS 12

Nul ne saurait être écrivain sans se prendre à ce jeu. Et peut-être la littérature n'est autre que ce champ d'activité qui consiste à repousser toute énonciation définitive en la cherchant.

Tout énoncé peut être énoncé autrement. Et c'est bien là qu'est la question : comment ce qu'on énonce autrement ne deviendrait-il pas un autre énoncé, ou au moins n'énoncerait-il pas autre chose.

Énoncer pourrait ressembler à peindre. À cette image du pinceau de l'artiste peut se substituer celle du pinceau de l'archéologue. À l'aide d'un pinceau, l'archéologue enlève patiemment la terre qui recouvre fossile, coquillage, ossement ou vestige. L'écrivain ressent bien souvent une impression semblable, comme le plasticien, ou certainement le musicien.

Quiconque a écrit a dû être troublé par l'impression ambiguë qu'il n'a pu manquer de ressentir. Doit-il faire jaillir, ou saillir, sous sa plume un objet sonore qui l'attendait dans sa perfection, ou le construire patiemment, par tâtonnement ou bricolage ?

C'est le « doit » ici qui est le plus intéressant, car cette hésitation en appelle à une décision, et c'est en quoi la question serait insoluble autrement.

Moi seul puis décider si je dois laisser saillir ou bricoler. Les résultats de telles décisions sont des plus intéressants si on les interroge de ce point de vue.

Ne pas ramener à une simple opposition entre la forme et le contenu, la relation entre la formalisation des énoncés et une activité.

Cette relation, on pourrait l'interroger maintenant à propos de cette forme d'écriture qu'est la programmation, et qu'elle ne peut manquer d'évoquer.

Qu'écrit un programmeur ? Des programmes. Mais qu'est-ce qu'écrire un programme ? C'est programmer : provoquer par l'écriture un procès, une opération.

Ce qu'écrit un programmeur, donc, n'énonce rien, mais ordonne (d'où l'excellent terme français d'ordinateur).

Serait-ce la mythique science des Mages ? Oui, mais elle marche maintenant, à condition bien sûr de faire

tourner le programme sur un dispositif mécanique alimenté à une source d'énergie.

Voilà encore un autre cas où le rapport entre la formalisation des énoncés et l'activité mérite d'être pensé. Cette formalisation, justement, semble y tenir une place à mi-chemin entre les deux précédentes : les mathématiques et la littérature.

Elle y tient la place, précisément, d'une interface. Une place intermédiaire entre les algorithmes et la langue naturelle.

Quant à ces algorithmes, ces suites de calculs qui se réduisent même à des suites de nombres binaires, ils sont eux-mêmes une interface entre le programme et le dispositif mécanique.

Si je me réfère à ces trois types de pratiques de formalisation des énoncés que sont la littérature, les mathématiques et la programmation, j'observe qu'ils reposent sur des types de savoir bien différents.

La littérature, et plus précisément la poésie contemporaine, semble n'en exiger aucun de bien particulier, si ce n'est la maîtrise d'une langue naturelle. Les mathématiques, elles, reposent à première vue sur un savoir plus substantiel, un vaste savoir, trop vaste peut-être pour que quiconque puisse prétendre le posséder. Peut-être les mathématiques, après, avoir été la mathématique, seraient-elles devenues 'des' mathématiques.

Quant à la programmation, elle apparaîtrait d'abord comme un savoir technique. Mais qu'est-ce que peut bien être un savoir technique, si ce n'est peut-être un savoir qu'on abandonne à des techniciens.

Si la programmation est une activité qu'on abandonne à des techniciens, aucune activité humaine ne fera pourtant bientôt plus l'économie d'utiliser des programmes. ...À commencer par la littérature.

Le programmeur écrit des programmes. Mais qu'énonce le programmeur ?

Il n'y a pas si longtemps, une telle question aurait pu paraître complètement saugrenue, et elle l'est certainement encore pour beaucoup de monde.

Le programmeur écrit des programmes

Poésie contemporaine et formalisation des énoncés

et n'a rien à énoncer, aurait-on répondu. Le programmeur écrit des programmes pour des sociétés commerciales auxquelles nous les achetons.

Mais voilà que les programmeurs vendent, ou même donnent leurs propres programmes, ils donnent leurs codes, leur savoir, leurs secrets ; ils s'évertuent, non sans mal, à rendre la programmation aussi transparente que possible.

Les sociétés commerciales ont naturellement commencé par crier aux pirates. Elles auraient pu arguer le complot contre le commerce et la propriété privée, mais par souci de popularité et pour bénéficier d'appuis constitutionnels, elles ont préféré en appeler à la défense des droits d'auteur et à la rémunération du travail, au risque de devenir l'arroseur arrosé. Aussi ont-elles fini elles aussi par offrir gratuitement les logiciels, et même parfois les codes, préférant se cantonner au rôle de prestataires de services plutôt que de fournisseurs de biens immatériels.

Ici, un parallèle est intéressant à faire. Tandis que l'écrivain se demande ce que peut bien encore être la littérature si l'on veut l'abstraire de son marché du livre et des appareils socioculturels, le programmeur, lui, s'émancipe réellement des sociétés commerciales comme des centres de recherche. Il devient un *hacker* qui écrit des programmes, les signe et les revendique comme des œuvres de l'esprit à part entière.

Nous tous qui ne sommes pas programmeurs avons d'abord du mal à les comprendre. Quand ils disent « libre », nous comprenons « gratuit ». La langue anglaise, devenue véhiculaire, favorise le contre-sens.

(Pauvres profanes, que comprenons-nous aux termes « open source » ? C'est gratis, c'est gentil. C'est humain.)

Cela ne ferait-il pas sens alors de se demander ce qu'énoncent les programmeurs ?

Les programmeurs libres énoncent qu'un nombre indéfini de libres collaborateurs peut s'associer sur un même projet et aboutir à un résultat nettement plus stable et supérieur à un

produit commercial.

Cela contredit la loi de Brooks prédisant que plus est important le nombre de programmeurs intervenant sur un même produit, plus celui-ci sera complexe, instable et peu intuitif.

Ce qu'énoncent les programmeurs est accompagné par les actes et prouvé par les faits.

Il est dur d'ignorer qu'aujourd'hui la galaxie informatique est entre les mains des *hackers*, et que le marché, comme la recherche, les suit, peut-être les récupère, les appelle à l'aide parfois, mais ne les identifie plus à des pirates.

Il y a dans tout cela une dimension politique qui n'aura pas dû échapper, mais qui n'est pas ici mon propos.

Le *hacker* est un programmeur. Un programmeur — dans le sens où l'on appelle ainsi celui qui écrit un programme, comme on appelle écrivain celui qui écrit un ouvrage littéraire, sans associer ce terme à un statut, voire un emploi — en ce sens, donc, un programmeur est un *hacker*.

Un programmeur écrit, il écrit des programmes, comme l'écrivain, disons, écrit des ouvrages littéraires, et le terme de *hacker* renvoie explicitement d'ailleurs à l'écriture.

D'une certaine façon, on pourrait dire qu'un poète contemporain est un hacker de la littérature, puisqu'il travaille directement sur la formalisation et non dans un cadre formel.

Un programmeur écrit du code, mais il écrit aussi, comme tout le monde, dans une langue naturelle, et le code qu'il écrit est distinct de ce qu'il énonce dans une langue naturelle.

Ce qu'il énonce dans une langue naturelle n'est certainement pas sans rapport avec le code qu'il écrit. (Comme, disons, les *Champs magnétiques* ne sont pas sans rapport avec le *Manifeste du Surréalisme*, toutes choses égales.)

C'est d'ailleurs par ce qu'il énonce dans une langue naturelle que le programmeur est un *hacker* et pas seulement l'employé d'une société commerciale, le serait-il quand même.

L'écrivain est-il un employé, un salarié du marché du livre ou des appareils

A TRAVERS CHAMPS 12

socioculturels ? Objectivement, il tend à devenir l'employé d'une structure associative.

La rémunération des pratiques littéraires se fait principalement par subvention, et les subventionneurs répugnent à financer un auteur. Ils préfèrent le subventionner à travers une association qui l'emploie, cette association ne serait-elle qu'un montage juridique de façade. Quelle raison d'être a un tel byzantinisme ? Il induit en tout cas : « l'auteur n'énonce rien ».

L'auteur n'aurait rien d'autre à énoncer que ce qu'énonce la politique du « livre et de la lecture publique », ou le marché du livre sous le couvert de la « critique littéraire ».

On peut aussi penser que tout cela est à la littérature ce que *Windows* est à la programmation.

Beaucoup d'auteurs ont déjà entendu ce qu'énoncent les programmeurs, et, plus encore, de musiciens, de plasticiens, de vidéastes... Ont-ils bien entendu ?

Ils semblent avoir surtout entendu l'idée d'un partage du travail. Pour les lettres, ce serait cette extension du cadavre-exquis au texte en chaîne, où chacun ajoute sa part sur le travail d'un autre. L'idée n'est pas neuve, et l'internet tout au plus la facilite.

En quoi cela produirait-il une œuvre, disons, plus cohérente, plus efficace, plus intuitive, plus forte... que sais-je ?

Les programmeurs n'ont fait pourtant que revendiquer pour les programmes ce qui était déjà reconnu par tous pour la littérature, les arts, les œuvres de l'esprit en général : le libre accès à tous et le droit de s'en servir, de les critiquer et de les perfectionner sans en occulter la paternité.

Cela, certes, peut être en contradiction avec le brevet commercial, avec une certaine acception du copyright voire certaines conditions de cession des droits de l'auteur, mais ne change rien de fondamental à une longue histoire du statut du travail intellectuel, et moins encore de sa réalité.

Depuis bien longtemps, les écrivains, les artistes et les chercheurs travaillent comme les programmeurs indépendants. Ce que ces derniers énoncent à ce propos

n'a donc rien de si original si on l'étend à la littérature.

Avant de chercher à l'étendre, demandons-nous plutôt ce qu'énonce le programmeur à propos du code source.

Il n'est pas d'activité humaine qui fasse l'économie de l'écriture, mais observons que l'écriture, et même seulement la lecture, fut loin, au cours de l'histoire — histoire qui est celle de l'écriture —, d'être une activité partagée.

Autant dire aussi qu'il n'y eut pas beaucoup d'activités humaines rassemblant des collaborateurs libres et égaux.

N'oublions pas qu'apprendre à lire est d'abord apprendre à écrire, et que l'on ne sait jamais lire que ce qu'on est capable d'écrire.

On dit d'ailleurs « apprendre à écrire », comme on dit « apprendre à parler », sachant très bien que savoir parler est nécessairement comprendre des paroles.

On pourrait imaginer sinon que toute la population de la planète puisse savoir lire l'infime minorité qui saurait écrire. Non, si tous savent lire, tous savent écrire.

L'écriture, pendant des milliers d'années d'histoire — qui est celle de l'écriture — n'a pas été conçue pour être utilisée par tous.

L'usage traditionnel de l'écrit s'accommode mal de son usage par tous, et même par une forte minorité. C'est en quoi d'ailleurs les pouvoirs traditionnels se soucient toujours plus de la lecture publique, mais justement pas de l'écriture publique.

Ou plutôt, ce qui remplacerait l'écriture publique, ce qui en ferait fonction, serait la généralisation des fiches, des papiers à remplir, des dossiers, des questionnaires et des sondages.

La parole des programmeurs s'est faite entendre au moment où l'écriture semblait se partager entre une production de masse et un remplissage des papiers. La programmation et l'internet ont alors réinventé l'écriture, et la création d'un noyau Linux lui a donné toute sa crédibilité.

Un nombre indéfini de collaborateurs peut participer à l'écriture d'un même programme sans production d'entropie, sans confusion, et surtout sans que chacun

Poésie contemporaine et formalisation des énoncés

renonce à son indépendance, à sa personnalité, à ses intérêts, et surtout à sa paternité.

Ce dernier aspect ne semble pas entraîner beaucoup du côté du cadavre-exquis de l'écriture en chaîne.

La programmation a bien réinventé l'écriture, mais pas la littérature. (Hélas ? Heureusement ? Pas encore ?... Ces questions restent ici ouvertes.)

Plus d'un a pourtant cherché à réinventer la littérature à partir de la programmation. Plus d'un, du moins, a cherché à produire une nouvelle littérature assistée par ordinateur. Ce projet était en quelque sorte rendu trop ambitieux par manque d'ambition.

L'ambition qui manquait était peut-être celles des *hackers*.

Quelle est l'ambition des *hackers* ? Produire pour le bien de tous ? Défendre la liberté ? Combattre le féodalisme du marché ? Peut-être, mais plus simplement, leur principale ambition est la perfection de leur code.

Quelques règles de la programmation Unix d'après Eric Raymond¹ :

- Écrivez de courts morceaux connectés par une interface claire.
- Concevez les programmes pour qu'ils communiquent facilement avec d'autres.
- La robustesse est l'enfant de la transparence et de la simplicité.
- Concevez pour la simplicité : n'ajoutez de la complexité que lorsque c'est nécessaire.
- Concevez pour la transparence ; faites des efforts d'abord pour en économiser ensuite.
- Dans la conception de l'interface, suivez la règle de la Moindre Surprise.
- Le temps pour programmer est cher, économisez-le de préférence à celui de la machine.
- Évitez de tripoter, écrivez des programmes pour écrire du programme quand vous le pouvez.
- Utilisez des données intelligentes afin que la logique du programme puisse être bête et robuste.
- N'admettez jamais qu'il n'y ait qu'une seule voie juste.

Ou encore Rob Pike¹ :

« Les données sont le plus important. Si vous avez choisi la bonne structure pour les données, et les avez bien organisées, les algorithmes seront presque toujours auto-évidents.

Ou Doug Mac Ilroy¹ : « Écrivez des programmes qui font une chose et le font bien. Écrivez des programmes pour qu'ils marchent les uns avec les autres. Écrivez des programmes qui manipulent des enchaînements de texte, car c'est une interface universelle. »

Les poètes contemporains ont fortement été tentés de s'émanciper de la page, du livre et même de la textualité : le lettrisme, la poésie visuelle, la poésie sonore, la poésie spatiale, le happening, la performance, l'installation, le multimédia...

Curieusement, ce sont les programmeurs qui en appellent au texte, quand les poètes sont tentés par le multimédia.

Le texte : une interface universelle.

On peut abandonner la technique aux techniciens. Mais voilà, un programme peut écrire le texte qu'on lui dicte. On peut faire prononcer un texte par un programme, on peut aussi transformer un texte en graphique. (Les pages de mon *Traité de la Terre Céleste* sont des images compressées en jpg.)

Et naturellement, on peut à chaque instant convertir des images en caractères, des suites de caractères en son, et inversement.

Le plus remarquable en cela, est qu'il n'y a rien de bien sorcier. Il y a bien sûr de la complexité, mais celle-ci n'est jamais qu'une architecture d'éléments simples. Cette architecture peut bien décourager la patience, mais pas l'intelligence.

(Elle l'entraîne au contraire imperceptiblement, à son insu, dans son arborescence.)

Cette technique ne se place-t-elle pas en aval d'anciennes questions de poésie et de philosophie du langage ? À des questions sur la parole, le signe écrit, le rythme, l'espace visuel..., nous avons déjà des réponses techniques.

Ces réponses ne font pas pour autant

¹ Eric S. Raymond : The Art of Unix Programming.

A TRAVERS CHAMPS 12

disparaître les questions. Elles leur donnent consistance.

Le poète contemporain ne peut pas être celui qui simplement utilise de telles techniques données par le technicien, et qui finalement les servirait, mais celui qui continue à les questionner.

La littérature, les mathématiques, la programmation sont des activités qui se confondent avec une formalisation des énoncés.

Toutes les activités humaines ont cependant tendance à recourir à des formes très spécifiques de discours.

Mais, pourrait-on se dire, lorsque l'écrivain cesse d'écrire son roman ou son poème, lorsque le mathématicien cesse de calculer, lorsque le programmeur cesse de programmer, ce qu'il énonce alors pourrait être plus libre de toute contrainte formelle.

On pourrait penser la même chose pour toutes les activités : quand l'un ou l'autre cesse d'écrire son rapport, son article, sa plaidoirie, son mémoire, son dossier, ses directives, son manuel..., ses propos pourraient être énoncés sous une forme, disons, plus naturelle.

Je suis prêt à supposer qu'il existe une façon universelle (et peut être naturelle, voire « normale ») de formuler des énoncés.

Nous ne dirons même plus « formuler des énoncés », mais « s'exprimer ».

Supposons qu'il existe une façon libre, naturelle et universelle de s'exprimer. Il suffirait d'avoir été élevé par des humains pour l'avoir acquise. Bon, alors quelle est-elle ?

J'ai bien peur qu'on n'ait rien d'autre à me proposer que des façons correctes de s'exprimer.

Que pourrait être une façon correcte de s'exprimer ? Sans doute l'obéissance à des contraintes fortement ritualisées. Nous n'échapperons pas à la formalisation.

Revendiquer une façon correcte de s'exprimer, c'est un peu enfouir sous l'idée de nature la question des contraintes formelles.

Des règles formelles peuvent bien me devenir naturelles, et je peux bien parvenir à les appliquer sans y penser, elles n'en demeurent pas moins ce qu'elles sont. Et

pour en arriver là, il aura bien fallu que je les apprenne comme telles.

Face à un système de contraintes formelles, la bonne question consiste à se demander à quoi et comment on s'en sert.

À partir de là seulement, on peut se demander si l'on s'en sert correctement, ou encore s'il est bien adapté au propos qu'on se donne.

Ne jamais se laisser convaincre qu'il n'y ait qu'une seule voie de vraie.

Il n'existe pas une façon correcte de s'exprimer, de penser, de travailler, de se comporter. Qu'est-ce que cela veut dire ? Sur quelle affirmation repose une telle négation ?

— Il existe une infinie possibilité de produire et modifier des systèmes de formalisation.

Admettons avec Charles Sanders Pierce que penser soit manipuler des signes. Une telle conception pourrait laisser supposer qu'une machine soit capable de penser, ce qu'entend le terme « intelligence artificielle ».

Une machine peut produire des inférences à partir de données et d'algorithmes. On pourrait donc dire que nous pensons comme des machines lorsque nous opérons des inférences à l'aide de signes.

C'est comme se demander si un boulier sait compter, ou si une balance comprend ce qu'est une unité de mesure. Naturellement, celui qui a appris à se servir d'un boulier ou d'une balance peut ne pas très bien savoir compter autrement, ou ne pas avoir des idées très claires sur les unités de mesure.

On peut dire que l'homme a abandonné à un dispositif matériel l'effort de manipuler des signes. Reste à savoir alors de qui l'on peut dire qu'il manipule des signes, de la machine ou de celui qui s'en sert.

Plutôt a-t-on fixé une fois pour toutes dans un dispositif matériel un procès d'inférences.

Pourrait-on imaginer un dispositif matériel qui soit apte à faire tourner des procès d'inférences logiques aussi divers que variés, et que nous pourrions appeler applications, logiciels, programmes ?

Poésie contemporaine et formalisation des énoncés

Naturellement on le peut. Et l'on s'en sert tous les jours.

Un tel dispositif mécanique, une telle machine, n'a même rien en soi de si extraordinaire ni de si nouveau, par rapport à tous ceux qui l'ont précédé.

Ce n'est même pas l'idée d'utiliser un tel dispositif pour opérer mécaniquement des inférences logiques, ce que faisait déjà un boulier ou une balance, qui est originale, ni même celle d'utiliser une modélisation à base binaire, mais celle d'imaginer une diversité de systèmes formels pour un même dispositif.

On pourrait d'abord se figurer cela par un dispositif de conversions en cascades dans les deux sens :

- 1 – Langues naturelles
- 2 – Langages de programmation
- 3 – Langages formels des logiques
- 4 – Algorithmes
- 5 – Système binaire
- 6 – Dispositifs mécaniques

On observera d'abord que chacun des étages est relativement transparent (s'il n'est pas délibérément caché). Le premier imbécile venu peut savoir écrire sa langue maternelle (ce qui est l'étape la plus difficile.) De là, tout imbécile prévenu peut comprendre un langage de

programmation, un langage logique, des algorithmes, la base binaire et un dispositif matériel fonctionnant sur le principe oui/non.

Mieux : plus c'est transparent au premier imbécile venu, plus c'est intelligent.

Seule l'articulation est un casse-tête, et aucun esprit humain ne pourrait l'embrasser tout entière.

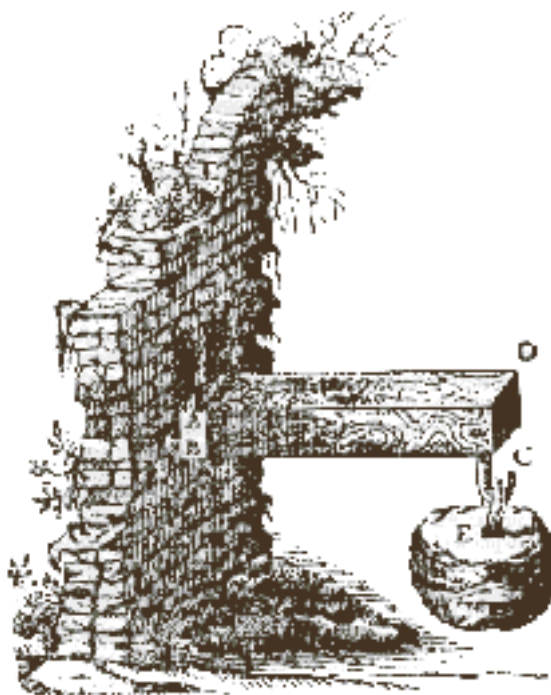
Une seconde observation est plus intéressante encore : tous les niveaux, à l'exception du cinquième, celui du système binaire, supposent une pluralité de langages, une variété de formalisations.

L'entreprise de Babel avait échoué à cause de la multiplication des langues, il semblerait qu'elle soit concevable aujourd'hui... pour les mêmes raisons.

Supposons que penser soit faire tourner des langages, des systèmes signifiants formels. Nous devrions alors dire qu'une machine pense. Mais penser est peut-être tout autre chose.

Méfions-nous, en Français, « cogito ergo sum » et « cogito ergo sequero » se disent exactement de la même façon.

Penser serait alors bien plutôt intervenir sur la formalisation des énoncés.



LA SECTE DU VERBE

Jean-Pierre Depétris

La première fois que j'entendis parler de la Secte du Verbe, ce fut à Massalia. D'abord je ne crus pas ce qu'on m'en dit.

La méfiance est toujours de mise lorsqu'on écoute parler des Massaliotes. Ne détiennent-ils pas depuis des temps immémoriaux une solide réputation de tout exagérer ? Qui ne se souvient des récits de voyage de Pythéas, qui décrivaient des poissons assez gros pour boucher le Lacydon ? — Il les appelait des orques, et prétendait en avoir vus en quantité dans la mer Boréale.

Ils sont ainsi, toujours prêts à jurer n'importe quoi sur « La Bonne Mère », Diane Ortigia, qui est leur déesse tutélaire. Et quelle déesse ! Diane, la chaste chasseresse, est ici nourricière et maternelle.

Depuis ces dernières années, où le christianisme a pénétré dans la région, et où circule le bruit que l'« Envoyé » aurait été « conçu sans pécher », les deux cultes donnent cours à d'étranges confusions. Les chrétiens adorent Ortigia avec les polythéistes, les polythéistes adorent le Christ comme son fils, et des statuettes de Diane portent dans les bras le « Fils de Dieu ».

Les enfants de Gyptis et de Protis maintenant lisent la Bible des Hébreux, et l'on comprend qu'ils n'y trouvent rien pour les surprendre, ni que des histoires comme celle de Jonas ne soient pas pour leur déplaire.

J'entendis donc parler de la Secte du Verbe. Ses membres feraient vœu de garder le silence. Je n'en crus pas un mot.

Chaque peuple a son sens à lui du fantastique. Qu'aurait-on pu ici imaginer

de plus fabuleux ? Une histoire de Massaliote, me suis-je dit.

On me présenta un jour l'un de ses adeptes. Comme je m'étonnais qu'il acceptât de parler, il m'expliqua qu'il était un « laïc ». Les fidèles en effet, m'apprit-il, ne sont pas pressés de faire vœu de silence. Il m'avoua aussi qu'il lui était difficile de répondre à mes questions, car leur secte était non seulement dépourvue de tradition écrite, mais aussi de tradition orale.

La seule chose dont il fût sûr, c'est qu'elle adorait un livre saint, d'après ce que je compris, mais dont il ignorait tout, car seuls y avaient accès ceux qui avaient suivi une initiation complète. Il savait du moins que ce livre n'était pas celui des chrétiens.

Je cherchai à connaître en quelle langue il était écrit. Il affirmait seulement qu'il n'y avait rien à ajouter à ce que contenait le livre, et c'est pourquoi « les frères » se taisaient et n'en disaient rien.

J'appris que la secte était plus importante que je ne l'avais d'abord cru. Ses communautés s'étendaient sur le pourtour méditerranéen, descendaient les côtes de la Mer Rouge, avaient gagné l'Inde et le Golfe Persique, et étaient remontées jusqu'au Tibet et à la Mer de Chine. Si elle demeurait malgré tout si peu connue, c'est qu'il est bien difficile de parler de qui ne parle pas.

Je l'interrogeai sur la vie de la secte, la forme de son culte, ses doctrines.

« Les frères voyagent », répondit-il,

La Secte du Verbe

« ils se déplacent continuellement. Quand arrivent des frères, nous les accueillons. Nous nous assemblons avec eux, et ils se taisent. »

« Quand il fait bon, nous nous retrouvons près de la mer et nous nous baignons. Nous bavardons. Il n'est pas interdit de parler, mais nous en venons vite à préférer le silence. Parfois nous parlons aux frères, qui ne nous répondent pas. »

« Leur silence nous éclaire. Quand nous avons assez parlé, nous nous taisons. »

« Quelquefois en partant, un frère fait signe à un laïque de les suivre. Quelquefois il n'y a pas de signe. Un laïque part sans rien dire avec eux. Ils vont lui montrer le Livre. »

Je me mis à fréquenter la secte. Je bavardais avec les laïques. Je les interrogeais au début sur leur communauté, leurs croyances, et le livre ; surtout le livre.

Ils me répondaient sans embarras. Ne me cachaient rien de ce qu'ils savaient, ni non plus ce qu'ils ignoraient. Et cela laminait ma curiosité.

Celle-ci demeurait au fond de moi, mais bizarrement je n'avais plus envie de questionner. Seulement de demander des nouvelles, de parler de la famille, des enfants, de la pluie et du beau temps.

Je parlais aux frères. Ils m'écoutaient

avec attention, en silence. Je posais des questions, je supposais des réponses, je les évaluais. Je découvrais qu'il m'arrivait moins souvent de concevoir des questions sans en imaginer les réponses, et que seules ces questions comptaient vraiment pour moi.

Je découvris aussi que les réponses les plus précieuses aux questions que je posais ne pouvaient être que les miennes.

Je nourris pour les frères une reconnaissance infinie pour leur écoute patiente et attentive.

J'avais imaginé un livre aux pages vierges. J'en avais parlé à un frère. Bien sûr, il ne m'avait pas répondu. Juste peut-être quelque chose dans le regard, non pour me dire que le livre était bien ainsi, mais me laissant seulement comprendre qu'il avait bien entendu comment je me le figurais.

Quelques temps plus tard ce frère me fit signe, et je partis avec eux.

J'arrivai enfin là où est détenu le livre. Je ne dirai pas où, ni à quoi il ressemble.

Je parcourus ses pages. Elles étaient en de multiples langues dont la plupart m'étaient inconnues.

Je vis du Syriaque, de l'Araméen, du Grec... Je trouvai du Latin.

Je lisais un formidable traité de grammaire comparée.



LA LEGENDE DU PRINCE D'OXENDRE

Jean-Pierre Depétris

L'existence d'un Royaume d'Oxendre, entre la plaine du Radam et les premiers contreforts de la chaîne des Candîya, a été mise en doute jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle, où l'expédition Meyrin découvrit, en même temps que les vestiges de la capitale togol, les traces d'une civilisation plus ancienne.

Une importante littérature nous renseigne sur ce royaume, quoiqu'elle soit postérieure de plus d'un siècle à son existence. Sa traduction à été longtemps retardée par la dispersion des fragments à travers les universités des quatre continents.

Parmi cette littérature, la légende du prince Agonda tient une place singulière. Reprise par plusieurs auteurs sous forme de contes, de théâtre, de poésie épique ou de discours de sagesse, elle témoigne tout particulièrement de ce tournant dans la culture auquel correspond toujours le passage d'une tradition orale à un véritable corpus littéraire.

Une importante compilation en langue Togol vient d'en être publiée par l'Institute of Exotic Languages de l'Université d'Alabama.

Nous en livrons ici quelques fragments.

Premier fragment

La Jeunesse du Prince d'Oxendre

Ce passage est tiré des Récits de jeunesse du Prince Agonda (livre II, chapitre XXX) : livre de récits fortement dialogués, de longueurs variables, s'achevant toujours sur une conclusion édifiante.

Le jeune prince d'Oxendre interrogea le roi son père :

— Père, est-il bien vrai qu'on t'appelle Source de la Loi, car de toi toutes les lois viennent ?

— Oui, c'est bien vrai. C'est moi qui décide souverainement de ce qu'est le bien et de ce qu'est le mal pour le royaume. C'est moi qui promulgue les peines, et qui décide des réparations.

Le prince savait déjà tout cela, mais il fut ému de se l'entendre confirmer, car il savait aussi que plus tard il succéderait à son père.

Il dit :

« Père, autorisez-moi à promulguer une loi. Cela me sera un plaisir, un honneur, et une bonne leçon pour le métier dans

lequel je dois vous succéder plus tard. »

Le roi ne voulait rien laisser percevoir de son embarras, mais il ne put s'abstenir de froncer le sourcil ; ce qu'il faisait par habitude lorsqu'il était indécis mais voulait paraître songeur.

« Quelle loi voudrais-tu promulguer ? » Demanda-t-il toujours, pour gagner du temps.

« Je ne sais », dit le prince, rendu soudain prudent par le sourcil froncé de son père, qu'il lisait comme un signe d'autorité, « peut-être interdire de faire manger de la salade aux enfants, car j'ai cru remarquer qu'ils ne l'aimaient pas, tandis qu'en prenant de l'âge les adultes semblent trouver cela très bon ».

Le roi était partagé en son coeur. D'un côté il se disait : « Mon fils est encore bien

A TRAVERS CHAMPS 12

puéril, souhaitons que la puberté le mûrisse ». De l'autre il songeait : « Mais je vois déjà poindre en lui l'âme d'un grand roi, car il sait justifier ses désirs par l'intérêt du plus grand nombre ».

Il lui répondit : « Je m'en vais y songer ». Et le prince attendit.

Comme il se voyait attendre en vain, le prince revint vers son père, et lui tint ce discours :

— Père, je vous ai parlé d'un projet de loi pour lequel j'attends toujours une réponse. Sans doute l'avez-vous jugé bien puéril. En vérité je ne songeais à aucune loi particulière, je vous l'avoue. M'importe seulement d'en instaurer une. Tenez : il est dans la coutume de notre royaume de faire mourir les condamnés dans le supplice sur la place publique en début d'après-midi. Ne pourrions-nous pas décréter une loi pour la faire cesser ?

— Ce n'est pas possible, dit le père.

— En changer l'heure au moins, reprit le prince.

— Nous ne le pouvons, dit le roi. Ce spectacle est très prisé ; jamais le conseil des ministres ne me suivrait dans cette voie. Je suis bien sûr de son désaccord.

— Mon père, n'est-ce pas vous le roi ? N'est-ce pas vous qui choisissez les ministres ? Rien ne vous empêche, s'ils vous tiennent tête, de couper la leur et de les remplacer.

— Rien ne m'en empêche en effet, mais je choisis mes ministres parmi des gens d'influence, aussi est-il peu probable que ces condamnations ne provoquent des troubles ?

— Mon père, n'avez-vous pas assez de gens d'arme pour tenir le peuple tranquille ? Il vous suffirait d'exposer quelques têtes de meneurs aux portes de la ville, et nul ne douterait que vous êtes un grand roi.

— Sans doute, mon fils ; mais il est à redouter que les généraux, grisés par leur puissance, nourrissent le projet de se passer de moi. Je devrais alors faire jouer

l'ambition de leurs sous-officiers pour me débarrasser d'eux.

— Pourquoi ne le feriez-vous pas ?

— Je le fis en un temps où c'était nécessaire, mais comme tu peux le comprendre par ta propre raison, il faut beaucoup de puissance pour payer les ambitions au prix qu'elles demandent.

— Comment posséder ces puissances, mon père ?

— En faisant des lois, mon fils, des lois qui condamnent au supplice sur la place publique ceux qui s'y opposent. Ces lois, nous devons bien sûr les entretenir, les modifier et en formuler d'autres, car il arrive qu'il devienne impossible de les appliquer, ou que des pratiques, au début illégales, finissent par contribuer à la puissance de la loi. »

Le prince se tut et resta longtemps songeur. Alors le roi reprit : « Aux temps de ton grand-père, la loi punissait sévèrement les officiers de garnisons qui, abusant de leur pouvoir, faisaient payer leur protection aux paysans et aux artisans. Mais si grande était la tentation de s'enrichir ainsi que mon grand père n'avait d'autre choix que de fermer les yeux ou manquer d'officiers. Il résolut alors de changer la peine par une amende. Quand je lui succédai, toutes les garnisons la payaient, et elle laissait aux officiers un bénéfice suffisant pour les satisfaire. Je n'eus plus qu'à fixer le tarif de leurs prélèvements qui, d'illégaux, devinrent du jour au lendemain obligatoires, et la part qui devait en revenir au trône. »

Alors le prince sortant de sa réflexion lui parla en ces termes :

« Tu me trompais, mon père, en prétendant que tu étais la Source de la Loi. Tu viens de me montrer qu'elle ne dépend pas de toi, ni des ministres, ni du parlement, ni du peuple, ni des gens d'arme, mais uniquement des voleurs et des criminels. »

« Eux seuls méritent le titre de Source de la Loi. »

A TRAVERS CHAMPS 12

Deuxième fragment.

Nous livrons ici un court extrait de L'Agondagon (chant XXII, 78 — 108), dont de nombreux passages semblent avoir définitivement disparu.

Ses quarante-sept chants, dont une trentaine seulement ont été retrouvés et traduits, content les exploits du Prince après qu'il ait pris la tête des bandes de pillards qu'il avait unifiées.

Devenu si grand chef
Conduisant [son] armée de sicaires,
80 Que sous leur soc de fer
Justice leva, modèle pour le monde.
Pauvres sont les sources des richesses,
Fleuve ne remonte au ruisseau,
85 Avec [...] il s'enrichit. (*passage obscur*)
Bien des cœurs à la cour s'émurent
Du sang que faisait couler le prince,
Que l'on continuait à nommer ainsi.
Ni plus ni moins qu'avant
Pourtant le sang ne coulait,
90 Ni autrement qu'il ne coula jamais
Dans toute société [policée].
L'art du prince n'était dans le couteau.
Les questions qu'il posait dans le sang

Se résolvait dans l'ordre des hommes,
95 Réponses se parachevant [dans le] droit.
Le royaume devint une république.
Il donna des armes aux pauvres
Qui ne restèrent pas pauvres longtemps.
Le malheur et l'injustice
100 Bien sûr ne disparurent pas.
La vie ne fut pas moins dure
Qu'elle ne l'avait toujours été,
Et ni la peur, ni la souffrance,
Ni la vieillesse, ni la mort
105 Ne désertèrent le pays.
Mais les hommes changeaient.
Les étrangers étaient surpris :
Nul ne baissait plus le regard.

Troisième fragment.

Le texte qui suit est extrait des Livres de sagesse du Prince d'Oxendre (livre III, 2. IV). Les constantes répétitions de ces textes tiennent, selon toute vraisemblance, à leur longue transmission orale. Nous n'avons aucune idée de l'époque où ces paroles furent transcrites, puisque nous ne les connaissons que par leurs traductions en Daga, en Marouli et en Togol. (C'est toujours à partir de la version togol que ces textes ont été traduits en Anglais.)

Ce matin là, le Prince Agonda prenait le frais sur la terrasse de Moungaï, près du jardin gardé, et le vent faisait plier les saules.

Radag Tounga s'adressa à lui en ces mots :

— Je suis brigand comme l'était mon père. Comme lui, j'ai tué et volé ; et pourtant je suis moins riche encore que ne l'est un simple homme d'armes.

Le Prince s'adressa à lui en ces mots :

— Qui sait dire si les biens des riches ne sont que vanités ? — Mais la misère de qui en est privé, nul ne fait mine de l'ignorer.

Ce matin là, le Prince Agonda prenait le frais sur la terrasse de Moungaï, près du

jardin gardé, et le vent faisait plier les mélèzes.

Alors Sid Dagar s'adressa à lui en ces mots :

— Je suis forgeron comme l'était mon père. J'ai produit bien des richesses et les ai vendues leur prix. Pourtant je reste pauvre, comme sont restés riches ceux qui m'ont payé.

Le Prince s'adressa à lui en ces mots :

— Qui sait dire si le puissant est seulement maître de sa vie ? — Mais celui qui le sert, qui doute de sa servitude ?

Ce matin là, le Prince Agonda prenait le frais sur la terrasse de Moungaï, près du jardin gardé, et le vent faisait plier les peupliers.

A TRAVERS CHAMPS 12

Bar-Raly s'adressa à lui en ces mots :
— Comme mon père, je suis charpentier. Je construis des navires et je sais les conduire. Je connais tout de la force des eaux et du vent, et de la résistance des formes ; je connais les mouvements des ciels et des étoiles.

Pourtant j'ignore même en quoi consiste la science des sages qui vivent au palais.

Le Prince s'adressa à lui en ces mots :
— Qui sait dire si le clerc comprend les livres qu'il cache ? — Mais le berger, nul n'ignore qu'il ne sait lire.

Quatrième fragment.

Commentaire du compilateur.

Nous avons jugé bon de clore ce choix par un court extrait du recueil dit : Les Deux Cruches, qui est lui-même une anthologie de textes divers présentés par un compilateur anonyme.

Le Professeur Balster prétend qu'ils auraient pour seul auteur le compilateur lui-même. L'analyse des textes sur laquelle il se fonde nous semble une preuve bien fragile.

Nous offrons ici la traduction de quelques-unes des lignes qui présentent le recueil.

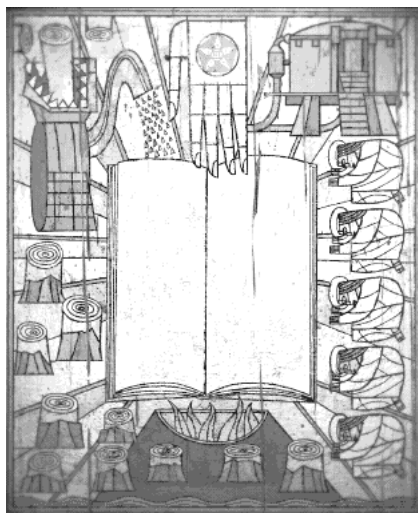
1.3.2. Voici racontée la vie du Prince d'Oxendre Agonda. Au contraire de tant d'autres qui se rendirent célèbres par la prise du pouvoir, il le fit en l'abandonnant.

1.3.3. La voici racontée par un grand nombre d'auteurs renommés. J'ai cherché longtemps ces écrits d'une région à l'autre, et les ai recopiés de ma main sans y rien changer.

1.3.4. Ce n'est bien sûr qu'une légende. Quelques-uns pensent que si elle a

quelque fondement, le prince ne fut pour rien dans les transformations du royaume, mais qu'il eut simplement l'habileté de quitter le pouvoir avant qu'on ne l'en chassât. Les hommes aiment tant s'inventer des guides illustres !

1.3.5. Ce dont on est sûr seulement, c'est que cela se passait avant que les hordes nomades du Nord-ouest ne vissent détruire le pays d'Oxendre.



A TRAVERS CHAMPS 12
Réalité et langages



Numéro gratuit sur le net - 4,5 € sur papier
Les textes demeurent la propriété des auteurs

La copie numérique ou sur papier est autorisée si elle ne subit aucune modification et demeure accompagnée de l'adresse du fichier original : <<http://jdepétris.free.fr/pages/atc/atc12.html>>.

Pour toute reproduction partielle, traduction ou modification, contacter les auteurs.